

Le documentaire "Boris Pahor, portrait d'un homme libre" donne la parole au grand écrivain slovène de Trieste, Boris Pahor, 101 ans, rescapé des camps.

"Cet Européen humaniste qui a traversé le siècle nous livre sa vision d'un monde où, pour gagner sa liberté, il a dû sans arrêt lutter contre les totalitarismes qui ont croisé sa vie. Tout commence à Trieste en 1920 quand il voit enfant les « Chemises Noires » de Mussolini mettre le feu à la Maison de la Culture Slovène tout près de chez lui. Puis on lui interdit de parler sa langue slovène. Le petit Boris doit devenir italien de force. Ce traumatisme sera le moteur de sa vie. Toute fumée ensuite, et jusqu'aux rougeoiements le soir dans le ciel de Trieste, lui rappelleront sans cesse que l'incendie lui a volé son âme. C'est avec la culture justement et sa machine à écrire qu'il participe auprès des siens - les Slovènes - à la résistance contre le fascisme, le nazisme, puis plus tard, le communisme de Tito. Il sera conduit pour cela, après 43, dans les camps nazis. Interné notamment en France au camp du Struthof, il ne devra sa survie qu'à sa capacité à parler de nombreuses langues étrangères et notamment l'allemand. Son récit des camps, "Pèlerin parmi les ombres", publié d'abord en France en 90, est souvent comparé à celui de Primo Levi « Si c'est un homme ». De retour à Trieste, après la guerre, il dirige une revue littéraire engagée – « Zaliv » (« Le Golf ») - qui est acheminé clandestinement vers la Yougoslavie, redonnant du souffle à ceux auxquels on a muselé la parole derrière le rideau de fer. Il paye cher sa liberté. Toujours boycotté d'un côté en tant que slovène par les intellectuels de la communauté italienne de Trieste, il est aussi interdit de séjour de l'autre, par la Slovénie de Tito. Il passe ainsi une grande partie de son existence dans l'anonymat. Professeur de littérature italienne pour gagner sa vie, il poursuit inlassablement son travail d'écrivain dans la cave de sa maison qu'il appelle son « bunker » ou au sein de la nature sauvage du plateau du karst. « Reconquérir dans ma langue mon pays, c'est la première liberté que je me suis donnée ! », dit Boris Pahor. En 2008, après voir lu avec infiniment de plaisir ses ouvrages traduits en français, je décide d'aller lui rendre visite chez lui à Trieste. L'homme m'intrigue ! Le rendez-vous est fixé. Je prends le train... Ce jour-là, quand j'arrive, il me tend joyeusement « La Repubblica », et « Le Piccolo », deux grands quotidiens italiens qui consacrent des pleines pages à l'histoire de Boris Pahor. Je comprends rapidement que cet événement qui coïncide bizarrement avec notre rencontre est exceptionnel. Car Boris Pahor a vécu jusqu'à ce jour sans connaître la célébrité à laquelle il pouvait légitimement prétendre. Avec la réédition de son livre sur les camps – « Necropoli », préfacé par le célèbre écrivain Claudio Magris, l'Italie découvre tout à coup l'existence de ce nouvel héros de 95 ans. Boris Pahor devient alors en quelques mois la coqueluche de tout le pays qui s'émeut de son destin. L'engouement médiatique autour de lui ne cessera plus ensuite. Pas un jour sans que Boris Pahor ne se produise ici ou là, pour raconter inlassablement son histoire, celle de son peuple slovène, et exposer ses points de vues tranchés. Reçu en « prime-time » sur les chaînes de télévision, recevant des récompenses de toutes sortes, il sera même pressenti plusieurs fois pour le Nobel. Moi aussi j'ai été fascinée par l'énergie de Boris Pahor, par ce petit homme porté par la force de ses engagements et qui semblait faire fi du poids des âges. Le filmer serait la bonne façon de rendre compte de sa dimension évidente de personnage. Il fallait faire ce film. C'était une évidence. Son courage, et aussi le mien en donnerait sans doute à d'autres ! Alors, Boris Pahor m'a raconté son histoire, par bribes, dans un excellent français, et le récit de sa vie s'est naturellement superposé au journal de nos rencontres entre 2008 et 2013, de la France à l'Italie, et de la Slovénie à la Belgique. Que ce soit avec Stéphane Hessel à Paris, au camp du Struthof dans les Vosges, chez lui à Trieste, ou encore à Bruxelles, pour recevoir la médaille du "citoyen européen", Boris Pahor ne vaille pas dans sa détermination, toujours préoccupé de vérité et de justice. Il s'applique à transmettre son message de mémoire, mais aussi d'amour pour l'humanité. Car il aime à dire que l'amour l'a sauvé de tout. Son amour pour les femmes, pour « la femme », transparait partout dans son œuvre dans des pages très sensuelles. Son amour pour la vie se lit en direct, dans ses yeux irradiant d'une lumière étrange, quand il aborde à la fin du film, dans la brume au sommet du Nanos, l'idée de sa propre disparition.

Vivre en homme libre rendrait-il immortel ? »

La réalisatrice Fabienne Issartel

Montage : Slobodan Obrenic, Mixage : Rémi Bourcereau
 Textes littéraires de Boris Pahor dits par Marcel Bonzonnet
 © Sycamore Films/Fabienne Issartel
 Contact : fabienne.issartel@wanadoo.fr